L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, NO. 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 11 JANVIER.

La première de la dernière de Victorien Sardou.

LES MERVEILLEUSES.

Une correspondance adressée à un journal de province dit que les *Merveilleuses*, la dernière pièce de Sardou jouée aux Variétés, le 1er décembre, ont fait un four complet. Cette nouvelle n'empêchera peut-être pas la pièce d'avoir cent représentations. Quoiqu'il en soit, voici les deux comptes-rendus que le *Figaro* consacre à la première représentation.

Et primaire, au 82.

Le Directoire, pardon.... le directeur des Variétés doit commander à reconnaître que ce n'est pas une petite affaire que de monter une pièce du citoyen Sardou!

Dix relâches, quatre-vingt mille francs environ de frais, de décors et de costumes, tout un théâtre sens dessus dessous, des répétitions se prolongeant jusque dans la nuit, des courses sans nombre chez toutes les marchandes de bric-à-brac de la capitale, une prime de cinq mille francs,— et pas en assignats, s'il vous plaît,— offerte au citoyen Sardou pour la lecture; cinq mille autres francs comptés au même citoyen Sardou le soir de la première; plus la douce perspective d'une troisième prime,—toujours de cinq mille francs,—à la cinquantième; voilà bien de quoi expliquer les serrements de cœur du citoyen Bertrand quand le rideau s'est levé tout à l'heure sur le premier acte des *Merveilleuses*.

Jamais la foule des premières n'avait fait plus de victimes! Les fauteuils se vendaient couramment cinq louis aux agences, où l'on ne pouvait suffire aux demandes. J'ai vu, de mes yeux vu, offrir la meilleure avant-scène du théâtre louée pour la seconde, plus quatre cents francs, en échange d'une loge pour ce soir. Jusqu'au dernier moment, la porte du citoyen concierge a été assaillie par les solliciteurs.

Impossible naturellement de pénétrer jusqu'au citoyen directeur. Une seule personne, sachant la recherche minutieuse de tous les bibelots du Directoire faite par les citoyens Bertrand et Sardou, a pu forcer la consigne en lançant cette phrase de génie:

—Dites que je suis *du temps!*

Malgré tous les relâches de ces derniers jours, on travaillait encore aujourd'hui six heures à certains costumes, et, sur la scène, les tapissiers faisaient les dernières coutures aux rideaux du Petit-Luxembourg.

A huit heures et quart, on commence à arriver. En attendant le signal de l'ouverture, on se recognait et on se compte. On se fait de petits signes comme pour se dire: "Vous voyez, j'y suis."

L'ouverture, comme du reste toute la musique de scène, est faite avec des airs du temps. J'y distingue la *Catoïde* de Vestris, le *Carmagnole* et les premières mesures de la *Marseillaise*. Mais au commencement de *Marseillaise* si discret, si timide, qu'il semble fait pour nous dire: "Nous savons bien qu'il y avait, dans ce temps-là, un chant du nommé Rouget de Lisle, qui ressemblait un peu à cela, mais n'avez pas peur.... nous n'insisterons pas!"

Le rideau se lève sur le café du Caveau—actuellement la Rotonde—au Palais-Egalité. Pendant les deux monologues et le récit qui composent l'exposition, on voit passer au fond la moitié avec son tiroitin, la bouqueteire au corsage ouvert, la jupe rayée, coiffée du bonnet Corday, enfin des échantillons variés de toute cette population qui animait le jardin.

Ici commence à se montrer cette mimique du détail et ce soin poussé jusqu'à l'infiniment petit qui sont un des caractères distinctifs de la nouvelle pièce, et qui, n'ayant rien de commun avec le comique rentré ni avec la critique, n'appartiennent de droit.

Voyez les serviettes que les garçons posent sur les tables: elles sont à bordures tricolores. Examinez les montres que tous les personnages remontent fébrilement quand le canon du jardin annonce qu'il est midi: elles datent de l'an V. Lorgnez les bijoux, les pesantes breloques, les cannes massives et contournées des muscadins, les étoffes comme on n'en fait plus, les coiffures en oreilles de chien, les cravates à pointes invraisemblables, tout, tout, jusqu'aux derniers boutons, est contemporain de Barras!

Première apparition des Merveilleuses. Ce sont les citoyennes Lodoïska et Eglé que la foule poursuit, au Palais-Egalité, parce qu'elles sont trop peu habillées et qu'elles sont de l'incurable nudacité de supprimer la chemise—un préjugé de l'ancien régime.

—Elle sup'ème, se disent les muscadins de l'orchestre, quand on les voit passer les jeunes—dans un costume à primitif, qu'allons-nous donc voir là?

Et les lorgnettes s'apprêtent, les dames ouvrent leurs éventails à deux battants.

Les merveilleuses font leur entrée représentées par la citoyenne Gabrielle Cantier, plus belle que jamais, et par la citoyenne Grandville, inconnaissable—mais non moins jolie—sous sa perruque blonde aux reflets roux.

Sont-elles! Ces attrayantes citoyennes ont des tunques qui finissent trop haut et commencent trop haut. On ne s'explique pas la foule bégueule qui leur cherche noise.

Sardou a beau affirmer qu'elles sont nues et qu'elles "exposent aux outrages de l'air les réservoirs de la maternité" tout le monde, dans la salle, se dit:

—Ce n'est quand même pas cela!

Et que vouliez-vous donc que ce fût, citoyens?!

Deuxième acte (Premier tableau). Un mariage, selon le rite des théophilanthropes.

Je consulte le dictionnaire (rien de l'académie) et j'y trouve:

THÉOPHILANTHROPE, s. m. Homme aimant Théo.

Eh bien, mais alors.... j'en suis!

Entre ce tableau et le suivant, pas d'entr'acte. L'orchestre, pour donner aux machinistes le temps de mettre la dernière main aux praticables, exécute un quadrille très réussi composé en une nuit, toujours sur des airs du temps, par le citoyen chef d'orchestre, Marius Boulard.

Quelle bonne aubaine pour le citoyen Sardou, que ce prénom tout à fait républicain de Marius!

Nous voici à la Bourse de l'époque, la rue Quincampoix de l'époque, au perron de la rue Vivienne.

C'est la reproduction fidèle de ce coin de Paris sous le Directoire.

A droite, la boutique du boulanger-pâtissier, chez lequel on affichait le cours du louis. Au-dessus de cette boutique, une académie de danse. La maison du fond attire à son rez-de-chaussée: un armurier, une académie de lecture. A l'entresol logent: mademoiselle Lolotte, *marchande de friidilités*, et mademoiselle Aglaé, qui *tient la fantaisie en tous genres*. Au premier, les salons de jeu de madame Saint-Romain; avec leurs enseignes de cartes et de tarots. Au second, une maison de prêt sur nantissement (probité et discrétion). La troisième étage n'existe plus. Le citoyen Sardou l'avait pourtant indiqué sur son manuscrit primitif. Il y avait logé un chanoine—qui en effet y habitait. Les citoyens censeurs l'ont impitoyablement coupé.

Rien n'est plus curieux que cette restitution exacte où la vérité est si complète que le pavé lui-même, le petit pavé pointu d'autrefois, a été simulé sur une toile tendue par terre.

A un moment, la nuit vient, tout s'éclaire, et derrière chaque fenêtre on voit une lumière spéciale. Puis les salons de jeu s'ouvrent au premier. On entend le ruissellement de l'or, on aperçoit les joueurs, pendant qu'à l'entresol.... ah! dispensez-moi de vous dire ce qui s'y passe.

—Vlà! dit après ce tableau, dans les couloirs, un incroyable gommeux, mon tilbi chi.... ... ...